

moyen de le faire. Mais il reconnoist luy-mesme qu'il y a si peu d'or dans la pluspart de ces choses, que la despense excéderoit le profit. Afin donc qu'on ne s'y trompe pas, il enseigne à distinguer les matieres où il y a beaucoup d'or, d'avec celles où ils'en trouue peu. Ainsi il semble qu'à l'aduenir rien n'empesche que tout le monde ne deuienne facilement riche. Mais le mal-heur est que pour faire quelques operations necessaires à ce dessein, il faudroit auoir des chaudrons d'vn certain metal qui est presqu'aussi difficile à trouuer que l'or mesme. C'est pourquoy l'Autheur a mis vn aduertissement à la fin de ce liure, dans lequel il donne aduis qu'il a trouué vn autre moyen bien plus facile de tirer de l'or de toutes sortes de pierres, dont il promet de faire vn iour part au public.

RESPONSE DE MONSIEVR HOOK AUX considerations de Monsieur Auzout; & quelques autres lettres escrites sur le sujet des grandes Lunettes. In 4. A Paris chez Jean Cuffon, rue S. Iacques, 1665.

LEs remarques que Monsieur Auzout a faites contre quelques propositions auancées par Monsieur Hook dans son liure de la Micrographie, desquelles nous auons parlé dans le Journal precedent, ont donné lieu à ces lettres, dont les vnes seruent à soustenir l'opinion de Monsieur Hook, & les autres à la combattre.

On trouue dás ces lettres de tres-belles remarques touchant la maniere de faire de grandes lunettes, & touchant les ouuertures qu'elles doiuent auoir.

Il y a aussi quelques autres observations tres-curieuses. Par exemple, Monsieur Auzout rapporte qu'il a receu des lettres de Pologne, dans lesquelles on luy donne aduis que Monsieur Buratini par le moyen des grandes lunettes a observé dans la Planette de Venus des taches semblables à celles que l'on voit dans la Lune.

Mais la principale question qui est agitée dans ces lettres, est de sçavoir, s'il y a des Animaux dans la Lune, & supposé qu'il y en ait, si on pourroit faire d'assez grandes lunettes pour les voir distinctement.

Cette pensée, qu'il y a des animaux dans la Lune, ne peut passer auprès des gens raisonnables que pour vne réverie, & ainsi on la deuroit plustost mépriser que combattre. Mais parce qu'on l'a attribuë à M. des Cartes, il n'est pas inutile de faire voir qu'elle n'a aucun fondement raisonnable; car l'autorité de ce grand homme merite bien qu'on examine iusqu'à ses songes. M. Auzout la refute par vne raison tres-probable, tirée des changemens qui arriuent dans les lieux qui nous sont cónus. Car si la Lune estoit habitée de mesme que la terre, on y remarqueroit beaucoup de changemens, causez ou par la difference des saisons, ou par quelques accidents particuliers. Par exemple, la neige rend nos campagnes blanches en hyver, l'herbe les rend vertes au Printemps, la moisson les rend iaunes en Esté. Il arriue souuent que le feu prend à des forests de grande estenduë, & consume des villes entieres. Les eaux se retirent de quelques endroits, & en submergent d'autres.

Enfin les hommes bastissent de grandes villes , & font plusieurs autres ourages d'une grandeur extraordinaire. Tous ces changemens sont assez considerables pour estre remarquez , s'ils arriuoient dans la Lune ; & ils y arriueront sans doute , ou quelque chose de semblable , si elle estoit habitée. Cependant iamais on n'y a rien remarqué de pareil. Il est vray que Monsieur Auzout dit , qu'il a veu dans la Lune de certaines parties qui luy paroissoient claires , au lieu desquelles Riccioli , Diuini & Heuelius en ont marqué d'obscures dans leurs cartes de la Lune. Mais qui sçait si ces cartes sont exactes ? Et les hommes s'estant si souuent trompez dans la description des parties de la terre , qui assurera qu'ils ne se sont point trompez dans la description de celles de la Lune ?

On accusoit Monsieur Hook d'auoir soustenu cette opinion dans la Preface de son liure de la Micrographie. Mais il s'en defend dans vne des ses lettres , & il dit seulement , que s'il y auoit des animaux dans la Lune , on les pourroit apperceuoir par le moyen des grandes lunettes. Le raisonnement que Monsieur Auzout auoit fait pour prouuer le contraire , sembloit conuainquant. Car il auoit montré qu'avec les plus grandes lunettes qui se puissent faire , on ne verroit encore la Lune que comme on voit sans lunettes vn obiet éloigné de soixante lieuës , dont cependant il est impossible de voir distinctement aucune partie dans vn si grand éloignement. Mais Monsieur Hook replique que cette

analogie n'est pas iuste, parce qu'il y a bien de la difference entre l'air qui est au dessus de nous, & celuy qui est autour de la terre. Car l'un est tres-pur & tres-subtil, & l'autre fort grossier & plein de vapeurs espais, qui empeschent qu'on ne distingue si facilement les obiets, comme on voit par experience, lors qu'on regarde la Lune au Zenith, & lors qu'on la regarde à l'Horison. Il oppose encore à l'objection qu'on luy fait, l'experience qui est plus forte que toutes les raisons; & il assure qu'avec vne lunette, qui n'est pas d'une longueur extraordinaire, il a veu distinctement vne partie de la Lune, qui deuoit estre plus petite que quelques maisons qui sont en Angleterre.

M. Auzout demeure d'accord de la difference que met M. Hook entre l'air qui est au Zenith & celuy qui est à l'Horison. Mais il dit que l'analogie dont il s'est seruy, n'est pas vne comparaison d'égalité, mais seulement de proportion: Qu'après tout, cét air qui est à l'Horison, quelque grossier qu'il soit, n'apporte point cinq ou six fois plus d'obstacle à discerner les obiets, que celuy qui est sur nostre teste; & que par consequent avec les plus grandes lunettes on ne pourroit voir la Lune que comme on voit sans lunettes les obiets de dix lieues loin: Que cela supposé, il ne reste plus qu'à sçauoir si on pourroit voir distinctement sans lunettes le plus grand animal qui soit sur la terre de la distance de dix lieues: & quand il seroit vray, comme l'auance Monsieur Hook, qu'on pult voir avec des lunettes

vne

vne partie de la Lune aussi grande qu'un grand bâtiment, on seroit encore bien éloigné de voir des objets aussi petits que les animaux qui sont sur la terre.

VENTRICULI QUERELÆ ET OPPROBRIA,
opera Bernardi Swalve Med. Doct. Amstelodami. In 16. Et
 se trouue à Paris chez Ninville, rue de la Bouclerie.

Cet Auteur se propose de parler du ventricule, & de tout ce qui le regarde. Mais il traite ce sujet d'une maniere extraordinaire, faisant vne continuelle Profopopée du ventricule, qui explique sa structure & ses fonctions, montre quels sont les alimens qui luy sont agreables ou contraires, & se plaint de ses symptomes & de ses maladies. Cét Auteur pretend qu'une personne qui se porte bien, doit manger indifferemment de toutes sortes de viandes; il dit qu'entre vne infinité de biens que la Medecine fait aux hommes, elle a cela de mal qu'elle rend inutiles la plupart des alimens que la nature produit pour leur usage; & il soustient qu'il n'importe pas quelles choses on mange au commencement ou à la fin du repas, parce que tous les alimens se meslent dans l'estomach. Mais il ne veut pas qu'avec les alimens on messe les medicamens purgatifs, non pas mesme les pilules, d'autant que les purgatifs corrompent les alimens, & les alimens empeschent les purgatifs d'agir. Et quoy que l'on croye communement que la nourriture que l'on prend, fasse beaucoup d'impression sur le corps, il dit que cela ne peut arriuer